

Mon cher Casanova  
*lettres d'amour*  
de  
Manon Balletti

~~~~~

Ah ! que M. mon frère m'ennuie ! Il est excédant et l'on ne peut pas être plus gauche qu'il ne l'est, à sa garde ; mais ne parlons pas de lui, car il m'a *cosi* mis de mauvaise humeur, que je ne veux point du tout l'être avec vous. Je vais répondre exactement à votre dernière lettre. Vous commencez par m'exagérer beaucoup votre amour, je le crois sincère, il me flatte, et je ne désire autre chose que de le voir durer toujours. Durera-t-il ? Je sais bien que vous allez vous révolter contre mon doute ; mais enfin, mon cher ami, dépend-il de vous de cesser de m'aimer ? ou de m'aimer toujours ? Mais, passons, car je crois que ces craintes ne vous plaisent pas beaucoup. La crainte que vous me marquez sur l'incertitude et la réussite de vos projets me flatte, parce qu'elle me prouve votre amour, et l'envie que vous auriez de me rendre heureuse en tout point. Je vous assure que je me le trouverai si je puis être à vous et si vous me conservez toujours cette tendresse que vous me devez pour accompagner la mienne. Mais je ne veux point que vos craintes vous fassent me dire de tâcher de vous oublier. Moi, vous oublier ! moi, cesser de vous aimer, quand j'ai osé vous le dire ! Ah ! vous ne me connaissez pas ! Si vous saviez les efforts que j'ai faits pour vaincre le penchant que je me sentais pour vous quand j'ai commencé à l'apercevoir ! A présent je puis vous le dire, puisque heureusement ou malheureusement je n'y ai pas réussi. Mais cela m'a donné bien de la peine inutile. J'ai commencé par croire que la complaisance que je m'apercevais avoir pour vous, n'était qu'une simple amitié, mais des plus simples ; je m'amusais avec vous plus qu'avec qui que ce soit, mais je me disais : « Il est gai, il a de l'esprit, cela n'est pas étonnant » ; mais enfin je me trouvais inquiète ; quand vous passiez un jour sans venir au logis, j'étais triste, sérieuse, et je trouvais qu'en rêvant, je ne pensais qu'à vous. Ah ! j'ai frémi, je me suis aperçue du penchant que je prenais pour vous, et l'épouvante s'est emparée de moi. « Que fais-je ? je disais-je ; sur le point d'épouser un homme à qui l'on m'a promise, auquel je me suis aussi promise moi-même, je vais prendre de l'inclination pour un homme que je ne verrai peut-être bientôt plus, qui ne m'aime pas » ; car alors je croyais de bonne foi que vous ne m'aimiez pas ; « que deviendrais-je ? Que je suis imprudente, ridicule ! aimer quelqu'un qui n'a que de l'indifférence, c'est se rendre malheureuse ». Mais quelquefois je me figurais que vous pourriez peut-être m'aimer aussi, que vous n'osiez me donner des marques de votre amour à cause des circonstances qui ne vous le permettaient pas. Les choses sont changées ; il y a eu un disgracié qui vous a fait tout à fait connaître ; je vous ai démasqué et cela ne vous a pas fait du tort dans mon coeur ! Puisse cette tendre amitié que nous avons l'un pour l'autre être heureuse ! Elle peut faire notre bonheur ou notre malheur ; quelle dure alternative ! Il est *cosi* fâcheux d'aimer ! Mais bonsoir, mon cher ami, je me meurs de sommeil ; ma plume tombe de mes mains, mes yeux se ferment ; mais comme ce n'est point tout cela qui vous écrit, je vais toujours ; mais il n'y a pas moyen, je dors tout de bon. Bonsoir, bonsoir, mon bon ami, aimez-moi toujours bien. Si vous vouliez me rendre bien contente, vous brûleriez mes lettres ! Je rêve que je vous dis que je vous aime !

avril 1757

Pendant que vous êtes là à jaser, mon cher ami, je vais vous écrire, moi. Je suis très aise que vous ne doutiez plus de mon amitié pour vous (vous auriez grand tort au moins si c'était autrement) ; mais je voudrais que cette persuasion-là ne vous servît qu'à m'aimer davantage et ne vous rendît si sûr de ma tendresse que vous négligiez de conserver mon coeur : mais je crois que vous n'avez pas besoin que je vous dise tout cela ; si vous m'aimez bien, vous tâcherez sans doute de faire que je vous aime aussi toujours. Je suis impatiente au moins en ce que M. Rodrigo ne s'en va pas ; à la fin, c'est horrible ! Il ne lui manque plus que la guitare. Dépêchez-vous donc, mon cher ami, si vous voulez me voir. Oh ! mon Dieu, vous ne m'aimez guère puisque vous ne vous pressez pas plus. Oh ! non, je ne sais ce que je dis ; vous m'aimez bien, mon cher ; mais je suis impatiente, parce que je prévois que si vous venez si tard, je vous verrai moins ; et je suis très aise de vous voir les soirs, parce que je vous vois un peu plus librement... Mais j'entends remuer ; eh ! bien... oh ! ce n'est encore rien... Je m'impatiente. Oh ! *Sia lodato quel che diceva la signora zia !* Ils partent, ils partent ! Et j'en suis ravie, car je vais vous voir bientôt. Mais quoi ! Mme Jules ne s'en va pas ?... Ah ! si fait, la voilà partie ! Ah ! Dieu soit béni ! Je vous attends à présent, vous. Ah ! si vous lambinez, vous devez sentir, mon cher ami, autant d'impatience que moi ; si vous m'aimez, arrivez donc ! Je quitte la plume à chaque moment pour vous attendre !... Ah ! vous voilà !

commencement de mai 1757

Oh ! pour aujourd'hui, exactement un mot, car je meurs de sommeil, mais si je ne vous écrivais ce mot, je croirais n'avoir pas bien passé ma journée, et comme je l'ai trouvée fort satisfaisante et fort agréable, puisque je l'ai passée avec vous, je veux qu'il n'y manque rien. Mais comment l'avez-vous trouvée, vous ? Cela m'inquiète, et je crains que vous ne l'ayez trouvée longue. Pour moi, elle ne m'a duré qu'un moment. Je suis contente de votre lettre ; je vous exhorte, mon cher ami, à faire tout au monde pour hâter votre bonheur autant que vous le dites. Vous devez être aussi empressé que moi. Je suis très aise de ce que notre aimable maman vous a dit ce matin ; cela prouve qu'elle ne songe plus qu'à ce qui peut nous rendre contents l'un de l'autre ; je lui désire autant de santé que vous, et l'achèterais volontiers de la mienne si cela était possible.

Bonsoir. Je m'endors, et vous voyez bien que j'écris encore plus mal qu'à mon ordinaire. Enfin, je serai contente si vous pouvez lire que vous êtes mon cher ami et que je serai toujours la même pour vous. Bonsoir. Demain vous serez mon compagnon. Si vous pouviez l'être toujours ! Bonsoir, bonne nuit, je dors.

Ayez soin de mes lettres, je vous prie. Songez que cela est de la dernière conséquence.

*fin mai 1757, 1 heure passée*

Maman, à ce que j'ai pu voir, n'a pas parlé à la personne chez qui nous avons dîné de rien qui puisse nous chagriner l'un et l'autre ; l'occasion ne s'en est pas présentée... Ce n'est donc plus cela qui m'inquiète infiniment ; mais, vous le dirai-je ? il est vrai que je crois votre amour diminué. Je ne vous en fais point un crime, non ; j'ai mille défauts, je le sais, et plus l'on me connaît, et plus l'on m'en découvre ; mais comme la tendre amitié que j'ai pour vous n'est diminuée en aucune façon, je me trouve à plaindre de vous l'avoir fait connaître, et je crains même quelquefois que cet aveu n'ait servi qu'à vous détacher plutôt de moi, et cela me donne occasion d'avoir beaucoup de reproches à me faire. Mais vous me rassurez d'une façon trop tendre dans votre lettre, pour que je puisse douter de votre fidélité. Oui, vous m'aimez, et je veux le croire, pour votre honneur et pour ma satisfaction ; je souhaite même que vous ne doutiez pas non plus de mon attachement pour vous. Il ne faut pas parler encore à maman ; laissons aller les choses tant qu'elles vont calme, et ne réveillons pas le chat qui dort. J'ai une chose à vous demander, mon cher ami, qui, à ce que j'imagine, ne vous coûtera pas infiniment ; ce serait (ne vous fâchez pas, ce n'est pas que je me méfie de vous) de brûler toutes mes lettres, car je me meurs de peur que vous n'en égariez quelqu'une ou que vous n'en laissiez traîner quelque part, où mon frère allant chez vous puisse la trouver. D'ailleurs, je ne me flatte pas qu'elles puissent vous être bien chères et que vous trouviez autant de plaisir à les relire que j'en ai eu à les écrire. Et par conséquent vous ne devez pas beaucoup insister pour les garder. Ainsi je compte, mon cher, que vous m'accorderez ma demande, et je réparerai celles que vous n'avez plus, en vous en écrivant le plus souvent que je pourrai de nouvelles (que vous brûlerez aussitôt lues), pourvu que vous m'assuriez qu'elles vous sont très agréables. Mais bonsoir ; je ne m'aperçois point que mon griffonnage est fort long et le sommeil si loin de moi, que j'écrirais jusqu'à demain sans m'apercevoir que je suis au lit, et que j'y suis pour dormir. Adieu, bonsoir, aimez-moi bien et dites-moi ce qu'il faut faire pour que nous soyons toujours bons amis ; j'y souscrirai de tout mon coeur. Bonsoir, bonsoir, je veux que vous dormiez le mieux du monde ; adieu, mon cher ami.

*commencement de juin 1757, 1 heure*

En vérité, mon cher ami, vous devenez très plaisant, et vous le devenez presque autant que moi ; c'est ce qui me fait prendre la résolution de ne plus l'être. Comment donc ! nous nous écrivons les choses du monde les plus agréables, et nous nous querellons toujours ! Oh ! cela n'est pas du tout bien, et il ne faut plus que cela soit ainsi, mon cher ami. Nous nous sommes fâchés ce soir aussi mal à propos qu'il se puisse ; je dis : nous, quoiqu'en vérité je ne le sois pas, moi ; non, je n'ai point du tout de rancune, et je pense à vous sans aucune sorte de ressentiment. Mais pourquoi, mon cher, vous qui m'aimez tant (à ce que vous dites) vous rancuner pour rien ? Est-ce l'excessive bonté (le terme de M. Poincette va fort bien là) que j'ai eue pour vous aujourd'hui, qui vous a fait prendre une certaine sorte d'humeur ? Cela serait bien mal, car enfin elle ne devrait faire autre chose que vous donner plus d'amour pour moi et vous prouver ce que vous ne savez que trop peut-être. Mais brisons là. Je vais très bien dormir cette nuit, mon cher ; l'on vient de m'apporter un fort bon lait de poule qui me fera du bien. Je souhaite que vous dormiez bien aussi, et je ferai une bonne nuit, pensant que vous la faites aussi et que vous vous êtes endormi en pensant à votre petite amie avec plaisir et sans rancune. Si vous m'aimez, cela doit être comme cela au moins. Mais à propos, je veux vous proposer une chose pour que nous soyons toujours bien ensemble, car se brouiller toujours, cela me désespère et me désole, je ne le veux plus ; non, non, non ! Ainsi il faut, mon cher ami, que nous fassions de part et d'autre des articles par lesquels nous nous dirons naturellement ce qu'il faut éviter pour ne nous pas choquer réciproquement ; je souscrirai à tout ce que vous me direz, et je veux que vous commenciez.

Alors, quand nous aurons une liste, nous nous réglerons, et si quelqu'un manque au traité, on s'en fera quelques petits reproches, mais par écrit, et il sera dit qu'il ne faudra jamais qu'il y paraisse par le refroidissement des parties. Aussi, par cet arrangement, nous serons toujours bien ensemble, et si nous avons quelque discussion, nous la viderons par écrit, et nous nous défendrons le mieux que nous pourrons. Voulez-vous, mon cher ami, que cela soit comme cela ? Répondez-moi au plus vite ; car je suis anxieuse de savoir si mon projet vous plaît. Adieu, bonsoir, je dors quasi. Ne m'en voulez pas au moins, car je sens que je ne le mérite pas du tout ce soir ; pour moi, je vous souhaite tout plein de bonheur, de plaisir, une bonne nuit et une bonne journée demain. Je voudrais être à demain au soir, car j'espère que vous viendrez au logis.

Adieu, adieu, aimez bien votre petite amie.

*mi-juin 1757, minuit*

Votre tristesse de ce soir m'a donné beaucoup de chagrin : j'en imagine les causes et c'est ce qui le fortifie. Nous ne sommes pas heureux, mon cher ami, je commence à m'en apercevoir. Mais à propos, que dites-vous de B... [Balletti], qui s'est avisé de venir ce soir si mal à propos ? Vous aviez l'air fort déconcerté, et votre mouchoir ne vous a pas mal tiré d'affaire. Il est resté tout exprès pour me demander si je vous avais effectivement caché quelque chose et je lui ai assuré que oui avec assez d'indifférence pour lui faire croire que c'est vrai ; il faut convenir qu'il est bien importun. Je vous exhorte à ne pas vous chagriner, ou du moins à ne pas prendre d'humeur, car cela nuirait à vos affaires et ne les avancerait pas du tout. Si ces démarches que vous faites vous déplaisent, il faut penser à leur but et, sans me regarder en rien là-dedans, il faut vous regarder vous-même et voir quel avantage vous tirerez de ces mêmes démarches, si elles vous réussissent et vous donnent un état qui vous mette dans le cas de vivre aisément et sans inquiétude. D'ailleurs, si vous m'aimez, comme j'ai lieu de le croire, elles doivent vous paraître moins fâcheuses, puisque vous les faites pour obtenir ce que vous aimez. Pensez bien à tout cela, mon cher ami ; et ne vous découragez pas, c'est moi qui vous en prie. Il faut demander plus d'une fois pour obtenir ; ainsi prenez patience ; tenez, j'ai un heureux pressentiment que nous serons heureux (car mon coeur n'est pas un mutin comme le vôtre).

Bonsoir, mon cher, dites-moi naturellement, je vous prie, si mon griffonnage vous ennue. Quelque peine que cela puisse me faire, si cela est, j'aime mieux la sentir une fois que de m'y exposer davantage (en cas que cela fût). Bonsoir ; bonsoir ; je vous aime bien, aimez-vous de même.

Dormez bien, mon cher ami.

*fin juin 1757, minuit et demi*

Votre dernière lettre, qui est pleine d'amour et de sentiment, mon cher ami, m'a comblée de joie. Elle m'a convaincue parfaitement de votre amour pour moi, et jamais persuasion ne peut m'être plus agréable que celle-là. Mais cela ne doit pas faire le sujet de ma petite lettre. Je suis dans la plus vive inquiétude ; ce qui est arrivé ce soir avec mon frère me chagrine sensiblement.

Je vous en prie en grâce, mon cher Casanova, soyez plus circonspect ; ne lui dites rien qui puisse le choquer, car il est stronsegosse ; vous êtes d'une vivacité sans bornes et une querelle entre vous deux est ce qui pourrait m'arriver de plus fâcheux. Si vous m'aimez, ayez plus de modérations. B... [Balletti] est quelquefois pointilleux, je l'avoue, mais vous êtes aussi un peu trop persifleur sur un sujet qu'il trouverait lui-même fort ridicule, s'il se donnait la peine d'y penser.

Je tremble que toutes ces misères-là n'arrivent aux oreilles de maman. Nous avons déjà perdu le moyen de nous voir le soir, ce qui me donne bien du chagrin en vérité : que serait-ce, mon cher, si nous allions être encore plus séparés ! Oh ! mon cher ami, j'en serais désolée ; tâchons donc d'éviter cela, si nous pouvons ; et aimons-nous toujours, quelque chose qu'il arrive.

Bonsoir, mon cher ami. Je voudrais bien être à demain, pour nous voir, pour vous donner ma lettre et pour juger comment vous êtes avec mon frère. Bonsoir ; je vous souhaite une bonne nuit ; aimez bien votre petite amie.

*juillet 1757, 1 heure et demie*

Ah ! mon cher ami, que je me trouve coupable de vous avoir causé du chagrin ! Votre lettre, que je relis encore, me fait voir tous mes torts et éclipse ceux que j'imaginai que vous aviez. Je suis seule

blâmable, mon cher ami ; m'excuserez-vous ? Je n'aime que vous et je veux toujours vous aimer ; si j'ai de l'humeur vis-à-vis de vous, c'est parce que je me figure sottement que vous n'avez plus pour moi cette même tendresse qui fait mon bonheur et qui est la seule chose que je désire.

Mais je n'imaginerai plus des choses aussi fausses et vous me verrez toujours la même. Mais que je vous ai causé de peines ! Je me les représente à présent et je m'en veux un mal infini. Ah ! mon cher ami, m'aimez-vous toujours ? Que je crains que non ! Mais votre lettre est tendre, ainsi j'espère que vous l'êtes aussi.

Mais avez-vous pu songer, mon cher ami, que j'aie changé après la marque que je vous ai donnée de mon amour pour vous, après ce que je vous ai dit, ce que je vous ai écrit ? Non, il n'est pas possible, je serais la plus méprisable du monde si j'en étais capable. Mais vous avez été plus loin, mon cher ami : vous avez cru que je vous haïssais. Moi, vous haïr ! moi ! Allez, mon cher Casa, j'ai pour vous un sentiment tout contraire ! Il y a dans votre lettre un endroit qui me flatte au dernier point : vous ne pouvez vivre sans ma tendresse, dites-vous ; eh ! bien, mon cher coeur, vivez, car vous la possédez tout entière ; elle n'est point partagée, elle est toute à vous !

Si vous m'aimez, mon très cher ami, comme je n'en puis douter, oubliez entièrement toutes nos mésintelligences et vivons désormais ensemble comme les deux tendres amis ; ayons l'un pour l'autre cette complaisance qui naît de la tendresse, et soyons toujours bien ensemble. Je ferai tout pour éloigner absolument cette maudite humeur qui vous afflige et qui me donne du chagrin. Bonsoir, mon cher ami, je me meurs de sommeil. L'autre nuit j'étais déjà si fâchée de vous avoir causé de la peine que je n'en ai pas dormi et votre lettre m'a achevé de peiner ; mais elle me prouve votre tendresse et elle m'est bien chère par là.

Adieu, mon cher ami, bonsoir, je vous souhaite une bonne nuit ; pensez à moi, mais pas comme hier, et soyez persuadé de l'infinie tendresse de votre

Petite amie B...

Aimez-moi bien au moins.

*août 1757, minuit*

Je m'aperçois plus que jamais de la tendre amitié que j'ai pour vous, mon cher Casanova ; l'occasion présente me le persuade plus que jamais.

Votre éloignement me cause une douleur que je ne puis vous peindre ; l'accablement où je suis ne m'en donne pas la force. Je ne peux pas me faire à la triste idée que vous êtes éloigné de moi, que je serai deux mois entiers sans vous voir et sans pouvoir même recevoir de vos nouvelles. Ces tristes pensées m'accablent, me navrent le coeur de douleur. Je ne puis y penser. Hélas ! mon cher ami, je serai bientôt privée moi-même de vous donner des assurances de mon amitié : mon frère va partir ; toute consolation m'est enlevée ; représentez-vous mon état, mon cher ami.

Je vous aime, je ne puis le nier (que cet aveu vous serve à m'aimer davantage et non pas à vous en glorifier, car, qu'y gagneriez-vous ?). Je vous aime donc, enfin. Je vous ai vu partir avec le chagrin que ressent un coeur, lorsqu'il est au moment de perdre ce qu'il aime ; il a fallu contraindre ma douleur, ne la pas montrer à un tas de gens curieux qui semblaient m'examiner avec une pénétration barbare.

Ah ! quel terrible moment, que la nuit est venue à propos ! Je me suis couchée, moins pour dormir que pour penser à vous tout à mon aise, et donner libre cours à mes pleurs que je n'avais que trop longtemps retenus ; ils n'ont pas tari. J'ai lu et relu votre chère lettre. Vous m'y recommandez de la gaieté. Eh ! puis-je en avoir, vous sachant loin de moi ? Si vous m'aimez, mon cher, vous n'en devez pas ressentir et vous devez juger que je suis dans le même cas. Que vous avez bien raison de ne me pas soupçonner d'inconstance ! Je ne me sens pas portée à l'être, et surtout avec vous...

Écrivez, je vous prie... à la maison et faites-moi savoir équivoquement si vous avez reçu ma lettre. Adieu, mon seul ami ; adieu, aimez-moi toujours. Songez que je ne changerai jamais et que votre retour pourra seul me rendre contente.

Il me semble qu'il y a déjà un mois que je ne vous vois pas. Adieu ; ayez soin de votre petit compagnon ; chérissez-le toujours ; il est tout à vous.

M. B.

Je vous écrirai mercredi à Dunkerque.

*fin 1757, 7 heures*

L'on me laisse libre un moment et j'en profite pour m'entretenir avec vous. Car, quoi que vous en disiez, j'y trouve cent fois plus de plaisir qu'à toute autre chose. Je n'ai pourtant rien de flatteur à vous dire, non ; je dois vous gronder ; et je suis en vérité vivement offensée des soupçons que je ne puis m'empêcher d'entrevoir en vous. Devez-vous en avoir vis-à-vis de moi ? Ne vous ai-je pas exposé mille fois ma façon de penser, et si vous croyez ce que je vous dis, comme vous le devez assurément, ne me faites-vous pas un tort indigne d'oser me dire que j'ai beaucoup de plaisir lorsque je ne vous vois pas ?

Beaucoup de plaisir ! Mais y pensez-vous ? Si je pouvais n'être qu'avec vous, ne vivre que pour vous, mes désirs seraient remplis, et vous verriez, par ma gaieté et ma bonne humeur continuelles, que vous seul faites mon bonheur. Combien de fois ne vous ai-je pas dit la même chose ? Eh ! bien, cependant, vous paraissez ne pas vous en souvenir ou n'en être pas persuadé. Car vous prenez des ombrages qui font tort à ma tendresse. Oh ! mon cher ami, aimez-moi donc comme (j'ose dire) je mérite que l'on m'aime et comme je vous aime, moi ! Car, un peu de réflexion sur votre façon d'être depuis que vous êtes de retour : je comptais vous trouver rempli d'amour, impatient de me voir et saisissant avec avidité tous les moments de pouvoir nous assurer réciproquement de notre amitié. Mais point ! A peine vous vois-je un moment le soir, et vous avez l'air occupé de tout autre chose que de votre amie (soi-disant) et moi je vous désire tous les jours. Je m'occupe de vous ; je fais des réflexions qui tendent à me persuader que vous ne m'aimez que faiblement ; vous me trouvez de l'humeur ; cela vous fâche, je le sais bien, mais qui n'en prendrait pas ?

J'aime, je le dis, je le prouve même. L'on m'aimait, l'on me le disait, et à présent l'on ne me le dit plus, l'on me donne, pour ainsi dire, des preuves du contraire, et l'on joint à cela des soupçons qui offensent et ma délicatesse et mon amour.

Ah ! mon cher, que dois-je penser ? que dois-je espérer ? que dois-je craindre ? O Dieu, quel état est le mien ! Je sais parfaitement que vous allez dire, en lisant cette lettre : « Oh ! j'ai mes affaires, moi, ma présence y est nécessaire... » etc..., etc... Cela est vrai. Puissent ces affaires vous être avantageuses ! Mais au moins, rendu à l'amitié, faites donc voir que vous en avez, et ne mettez pas mon coeur dans de perpétuelles entraves.

Par exemple, aujourd'hui, vous m'avez fait une peine sensible ; j'ai passé la nuit fort fâchée contre vous, et j'ai de la peine à dire que je le suis encore, cependant c'est vrai. Je compte au moins vous voir demain au soir. Ne m'apportez pas un air glacé, je vous en prie ; cela me ferait conjecturer qu'un ancien amour a repris force dans votre coeur, et m'en a chassée impitoyablement. Cela serait indigne, et je ne puis vous en croire capable.

On revient ; je suis bien fâchée d'être obligée de vous quitter, car malgré tous les motifs de chagrin que vous me donnez, je n'aime et ne veux rien aimer que vous ! Je vous souhaite le bonsoir, une nuit agréable, et je n'ose dire que vous pensiez à moi. Car je crains d'être fort loin de vous quelquefois. Adieu, adieu.

Le frère de la demoiselle qui est chez moi n'y est pas ; il est à Versailles et je ne regrette que vous.

*début de mars 1758, minuit*

J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer . Je vous ai chagriné ce soir ; ah ! si vous saviez que j'en ai plus pâti que vous !

Et puis j'ai cru avoir raison. Ne m'aviez-vous pas promis hier de me voir aujourd'hui ? Point du tout, vous allez vous divertir ailleurs ; vous vous ressouvenez à peine le soir que vous avez promis à quelqu'un (que vous dites aimer) de la venir voir et vous arrivez avec un air indifférent que j'ai cru vous trouver et qui m'a choquée, ah ! terriblement, aujourd'hui. J'aurais trouvé le moyen de vous parler un moment sans tous ces importuns qui m'excèdent et qui examinent jusqu'à mes regards. Nous avions un argus de moins, mais à quoi cela nous a-t-il servi, puisque vous n'en avez pas profité ? Et avec cela vous voulez que je sois gaie, contente !

Ah ! je suis dans une agitation qui ne se comprend pas. Jamais je ne puis vous dire un mot, jamais vous n'en cherchez même les occasions. Mon âme est agitée de toute sorte de sentiments ; je ne saurais les dépeindre tant je suis bouleversée ce soir !... Je me veux un mal que vous ne sauriez comprendre. Ah ! que je vous venge bien du chagrin que je vous ai donné ! Je vous écrirai demain et je répondrai à la lettre que vous m'avez donnée hier. Je suis trop agitée aujourd'hui pour y répondre. Mon cher ami, pensez-vous à ne plus aimer la pauvre petite

Balleti ?

*mi-mars 1758, minuit*

Je ne veux pas que vous me taxiez de négligente, et, pour que cela ne soit pas, je me hâte de répondre à votre lettre, qui me fait plaisir, puisque je vous y trouve amoureux ; mais cependant il y avait quelque petite restriction.

Dispensez-moi, cher ami, de vous rappeler tous nos différends, pour vous apprendre ce qui les a causés. Non, oublions tout cela, je vous en prie, et une autre fois je ne laisserai pas prendre d'empire sur moi à des soupçons qui sont tous très mal fondés. Mais je suis bien fâchée, mon cher, que vous vous imaginiez que je me trouve bien où vous n'êtes pas, et que je désire d'être où vous ne désirez pas paraître ; rien de si faux, mon cher ami, rien de si faux.

Je ne suis bien, en vérité, que lorsque je suis avec vous ; mais il faut que vous soyez dans un jour heureux où nous nous aimions réciproquement, sans nous faire mutuellement de la peine. Quoi qu'il en soit, je suis toujours bien avec vous, quoique nous nous boudions ; car lorsque je ne vous vois pas mon cœur et mon esprit travaillent, et cela ne leur vaut rien.

Je vais vous dire bonsoir, mon cher ami, car j'ai un sommeil que vous ne sauriez imaginer, et c'est parce que je vous aime bien que je vous écris ce soir. Je ne trouve la fin de votre lettre que trop vraie. Hélas ! nous sommes bien extravagants, car nous nous aimons, je crois, de trop bonne foi pour nous soupçonner ; mais... mais... Ah ! bonsoir, mon ami, bonsoir ; je vous souhaite que vous passiez une nuit aussi bonne que je le désire. A demain !

*Avril 1758, minuit*

Si vous ne voulez pas me désoler absolument, mon cher Casanova, venez, je vous en conjure, dîner au logis demain. Je vous en supplie, faites-moi dire un oui par le porteur de ma lettre, et vous dériderez un peu mon front, qui le sera sûrement jusqu'à ce moment.

Si vous aviez un peu plus de condescendance pour votre trop faible amie, quelquefois, vous vous informeriez plus promptement, et un peu plus tendrement de ce qu'elle a ; vous ne lui trouveriez pas tant d'humeur ; mais quelquefois vous ne faites seulement pas attention, et ça m'enrage.

Mais n'en parlons plus. Si vous m'accordez ce que je vous demande et que vous m'aimiez encore, je vous écrirai sincèrement ce qui a donné lieu à ma méchante humeur ; mais il faudra prendre cela comme le récit d'une histoire que je vous conte et qui ne doit point vous causer d'impatience. Je vous dirai tout, et cela me justifiera un peu.

Bonsoir, mon cher ami. - Je veux encore vous donner ce titre, et je désire qu'il vous soit aussi cher qu'à moi ; mais, hélas ! à présent vous pensez bien différemment. Est-il possible, Casanova ? vous ne m'entendez pas ? Que je vais passer une triste nuit ! Votre venue au logis me prouvera que vous m'aimez encore. Ah ! pourriez-vous ne plus m'aimer ?

*mai 1758*

Je vous écris, Monsieur, pour vous dire combien je suis indignée contre vous, pour vous dire combien je suis persuadée de votre peu d'amour pour moi. Vous m'avez fait ce soir la plus cruelle offense, non pas tout à fait par ce qui s'était passé à souper, mais par votre indifférence après.

J'imaginai que vous reviendriez dans ma chambre, et que vous ne voudriez pas partir sans une espèce de réconciliation avec quelqu'un que vous prétendez aimer si tendrement ; mais non, vous ne m'aimez pas, et si vous m'avez aimée, cela a été un caprice. Est-il possible, après ma lettre d'hier qui

était pleine de sentiments, qui ne ressemblent guère aux vôtres, est-il possible de me marquer si peu d'égard et si peu d'amour ? Je suis dans le plus cruel chagrin ; vous m'allez faire passer une nuit terrible.

Mais c'est le moindre de vos soucis, car c'est vous qui l'avez voulu. Je n'ai pas encore pu lire votre lettre et je ne la lirai sûrement pas aujourd'hui, car je ne pourrais pas imaginer que c'est vous qui l'avez écrite, et cela me rendrait encore plus triste.

Ah ! Dieu, que je suis en colère contre vous, encore plus contre moi-même ! Je suis persuadée que vous ne vous embarrassez guère de mes ressentiments et si... Ah ! Dieu, je ne veux plus rien dire, car je suis trop outrée !

Je ne relis pas ce que j'écris, car je craindrais d'y rien changer ; je veux que vous soyez persuadé du déplaisir que vous m'avez fait, quoiqu'il ne vous importe guère ; mais en tout cas vous seriez le plus ingrat des hommes, Adieu, Monsieur.

*juillet 1758*

Je quitte leur ennuyante mélodie pour vous écrire, Monsieur, et pour décharger mon coeur ; il est si plein qu'il n'en peut plus : il faut qu'il déborde. Vos mépris, que j'essuie depuis quelques jours et que je ne mérite en aucune façon, me remplissent de douleur. Je ne les mérite ni ne les veux souffrir de qui que ce soit au monde, et encore moins de vous qui me devez (si vous avez un coeur) tout autre sentiment.

Expliquez-moi, je vous prie, l'énigme de votre conduite avec moi ; elle me paraît bizarre et même, si j'ose dire, outrageante, de la part d'une personne qui, il y a quinze jours, me faisait voir et m'assurait la plus fidèle tendresse. Mais enfin, je ne peux guère comprendre comment quelqu'un qui a aimé puisse trouver du plaisir à faire et à voir souffrir quelqu'un pour qui il a eu la plus tendre affection ? Car vous vous en apercevez bien que je souffre !

Pourquoi m'accabler d'indifférence ? et même plus ? Pourquoi ?

Que vous ai-je fait ? Hélas ! c'est la persuasion où vous êtes que j'ai pour vous tout autre sentiment qui fait que vous me traitez comme vous faites, et c'est ce qui prouve votre ingratitude et votre insensibilité. Oui, tout autre homme que vous, après les marques que je vous ai données de ma confiance et de mon amitié, m'aurait traitée tout différemment, sinon par amour, du moins par reconnaissance. Mais, hélas ! pourquoi vous fais-je des reproches ? Sont-ils de saison ? Ah ! non ; en commençant une lettre, je m'étais proposé de ne vous en faire aucun ; mais mon coeur saigne et il vous montre ses plaies.

Qu'il est faible, ce coeur ! Mais ma raison et votre indifférence sauront lui donner la force.

Je vous demande, Monsieur, pour votre dernière preuve d'amitié, que vous me rendiez mes lettres, qui doivent avoir très peu de prix pour vous et qui sont pour moi de la dernière importance. A quoi vous seraient-elles bonnes, sinon qu'à vous reprocher un peu de dureté et à vous faire voir combien peu je la mérite ? Vous aurez donc la bonté de me les rendre. Il vous sera plus facile alors d'oublier totalement la pauvre et faible créature qui les a écrites. Si vous avez encore quelque ménagement pour moi, vous me les donnerez dans un moment où nous ne serons pas aperçus ; je crois que ce soir après souper sera le moment le plus favorable.

J'attends de vous, Monsieur, cette dernière complaisance, et je vous aurai une sincère obligation. Vous me direz ou vous m'écrirez ce que vous prétendez dire à maman pour justifier votre changement, qui ne doit pas manquer de lui paraître étrange. Mais il faut qu'elle le sache, car je sais qu'elle est disposée à parler de vous à Mme de Monconseil la première fois qu'elle ira ; et il ne serait pas avantageux pour moi d'en parler, vos sentiments n'étant plus les mêmes.

Je vous prie vous même, Monsieur, d'être le juge de cela et de disposer de quelle façon vous vous y prendrez ; je vous en laisse absolument le maître.

Adieu, Monsieur, il y a assez longtemps que vous vous ennuyez à lire ma triste lettre (si vous avez eu la patience de la lire) ; ainsi je finis en attendant ce que je vous ai demandé et en vous assurant de la

reconnaissance que j'en aurai. Adieu... Vous ne vous souviendrez bientôt plus si vous m'avez aimée ; et moi, je m'en souviendrai toujours !

14 octobre 1758

Oh ! quelle lettre je viens de recevoir de vous ! Mais est-elle bien de vous ? En vérité, mon cher ami, vous êtes bien violent et vous me connaissez bien peu, puisque vous osez me dire que je suis sans amour, que je vous donne votre congé et que je serais bien attrapée si vous le preniez.

Mais dites-moi vous-même, est-ce là des propos d'un amant ? Oh ! point du tout assurément ; mais j'espère qu'à présent vous avez une justification à moi et je trouve la vôtre dans les lettres précédentes que vous m'avez écrites. Mais, en vérité, cette dernière me mortifie, tout au plus, et il est bon de vous dire, mon cher ami (car j'oublie votre lettre à présent et veux l'oublier), cependant il faut encore que je vous assure en y répondant que lorsque nous en serons à une démarche sérieuse (que je désire peut-être plus que vous), je ne vous planterai jamais là !

Non, non, Monsieur ! (Voilà le dernier Monsieur que je vous dirai ; ne parlons plus ni de fâcherie ni de bouderie ; elles ne nous vont pas en vérité).

Pour en revenir à ce que je disais à mon cher Casanova, il faut que je l'instruise que sa petite femme est malade ; j'ai depuis huit jours vomi deux ou trois fois, je suis toujours malingre, ou mal à l'estomac ou au coeur, ou coliques, enfin toujours quelque chose. Mais ce n'est point par ma faute, au moins ; je suis réellement ce que l'on appelle un petit emplâtre, et je ne sais comment vous pouvez m'aimer ; ne prenez pourtant pas cela pour un avis, au moins, mon cher. Dès que je vous verrai, je ne serai plus malade.

Aussi point de mauvaise humeur ; je vous désire, je vous désire, oh ! l'on ne peut plus. Que je vous crains fâché ! Cela serait bien mal ; car je ne le suis point, moi, et convenez, mon bon ami (ah ! je vous en prie), que j'en ai autant de sujet que vous !

Oh ! quand je pense que vous me dites que je ne suis qu'auteur des lettres aimables que je vous ai écrites ! Oh ! c'est horrible ! Je vous prie d'être sûr que mon coeur seul est capable de vous dire tout ce que je vous écris ; mon esprit, quoique j'en aie une très petite dose, gênerait tout s'il voulait s'en mêler ; et d'ailleurs, il gênerait ce coeur qui se fait peut-être trop connaître et qui est bien aise de se dire tout à vous. Pour me dire que je *connais mon pouvoir sur vous*, vous vous trompez pleinement ; car jamais je ne m'en suis cru aucun. Mais vous avez voulu vous venger, je vous ai un peu chagriné et vous avez cru être obligé de me le rendre ; n'en parlons plus, mon Dieu ! je me l'étais promis au commencement de ma lettre.

Dites-moi comment vont vos affaires ; car dans ce joli billet doux il n'en est pas question. Que je voudrais vous voir de retour, mon cher ami ! (pas pour lire la lettre qui vous a fâché, au moins !)...

Oh ! mon cher ami, ne me faites donc point la mine (j'extravague au moins). Tenez, il me semble que vous êtes là à côté de moi, que je vous conte mes petites affaires et que vous les écoutez et y répondez avec une froideur... cela à cause de la lettre. Mais, sac à papier (s'il est vrai que vous m'aimez), vous seriez bien attrapé si je boudais aussi. Oh ! vous avez bon jeu et vous connaissez trop votre pouvoir, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ? Que je voudrais recevoir une autre lettre de vous, qui m'assure que vous n'êtes plus si courroucé !

Dans quatre jours, n'est-ce pas ?... Oh ? oui, j'y compte !

*ce n'est encore que le 16 décembre 1759, c'est bien long !*

Quoi, mon cher ami, j'ai été capable de vous écrire une lettre de glace ! Et qui a pu vous faire penser un moment que j'étais refroidie ? Oh ! mon cher ami, ce n'est pas là moi !

J'étais assurément dans un furieux accès de mélancolie, lorsque je vous ai écrit cette indigne lettre ; je m'en veux un mal incroyable. Mais, mon cher Casanova, ne vous ai-je pas assez prouvé que mes sentiments sont invariables ? Pourquoi donc me croire changée si subitement ? Pourquoi me faire l'injustice de penser que la calomnie est capable de refroidir la tendresse infinie que j'ai pour vous ?



Oh ! mon cher Giacometto, vous aviez un peu de tort de vous être livré à la douleur avec si peu de raison. Ma lettre peut vous avoir donné quelques inquiétudes, si elle est telle que vous me la dépeignez ; amis en vérité elle ne devait pas vous faire soupçonner que votre Nena pût manquer de tendresse.

Je ne veux pas, pour cela, ne pas m'avouer coupable au moins ; je le suis dès que j'ai pu vous chagriner un moment. Je suis prête à vous faire toutes les réparations que vous voudrez ; mais, encore une fois, la mélancolie a été l'auteur de ma lettre et point du tout moi ; et vous qui êtes mon tendre mari, qui connaissez ma façon de penser vis-à-vis de vous, qui ne devez non plus douter de mon amour que d'un article de foi, vous deviez dire : «Ma femme était triste lorsqu'elle m'a écrit et je m'en ressens».

Tenez, l'exposition de votre chagrin m'a empêchée de dormir cette nuit et a augmenté mon rhume de façon que j'ai été obligée de garder le lit aujourd'hui.

Voyez ce que vous faites, mari ! Il faut être marri ! De cela, au moins.

Mais, mon cher Casanova, mon cher Giacomo, amant, mari, ami, - ce qu'il vous plaira, - croyez donc une bonne fois que je vous aime de toute mon âme, que vous êtes tout mon bien, que je ne veux vivre que pour vous ! que la calomnie, la médisance, l'envie ne pourront parvenir à diminuer le moins du monde les tendres sentiments que je vous ai voués ! que j'attends le moment de vous être unie avec impatience qui ne peut être égalée que par mon amour même ! que le premier moment de ma vie ne sera daté que de celui où j'aurai le bonheur de vous donner ma foi ! que je ne regretterai cette vie que parce qu'elle me sépare de ce que j'aime plus qu'elle ! heureuse encore de mourir entre vos bras, sûre de votre tendresse et vous ayant donné mille preuves de la mienne, emportant le regret de ne pouvoir vous en donner encore !

Oh ! mon cher ami, croyez donc tout cela ! Si je laissais parler mon coeur autant qu'il le voudrait, je ne finirais pas et je vous ennuierais peut-être, et c'est ce que je ne veux pas. Mais votre expérience, mon cher ami, doit encore vous assurer de ma constance. Vous êtes ma première véritable passion ; je vous ai aimé longtemps, ne croyant avoir que de l'amitié, et pendant ce temps-là (où vous étiez beaucoup plus amant qu'ami), votre image s'est si bien gravée dans mon coeur, et votre tendresse l'a si bien cimentée, que mes efforts seraient inutiles pour vous en arracher.

Je crois même que quand vous me feriez quelques infidélités, quelque injure sanglante, même en vous disant mille injures, vous accablant de reproches, mon coeur les désavouerait. C'est pourquoi je serais plus à plaindre qu'un autre, si vous me manquiez.

Mais non, mon cher Giacomo ne veut aimer que moi, j'en suis sûre ; il veut me rendre heureuse, et avec sa tendresse je le serais indubitablement. M'en voulez-vous encore, mon cher ami ? Vous ressouvenez-vous toujours de cette malheureuse lettre ? Brûlez-la, je vous en prie ; elle n'est pas digne d'aller de pair avec les autres. Cependant, n'en faites rien, je veux en faire le sacrifice moi-même, lorsque vous serez de retour.

Mais, mari, revenez le mois de janvier ! En grâce ! Si vous saviez combien je souffre de ne vous pas voir ! Il me semble d'être dans les limbes, je ne vis pas. J'engraisse pourtant beaucoup, mais c'est mon sort lorsque j'ai du chagrin et de l'ennui ; cela est assez plaisant, c'est pourtant très vrai. Car, au couvent, où je m'ennuyais à la mort, où je pleurais sans cesse, j'engraissais à vue d'oeil et j'étais devenue une grosse joufflue.

Mais je n'en suis pas encore là. Je suis toute rondelette, vous verrez, mon ami, m'aimerez-vous comme cela ?

Adieu, mon cher ami, sans rancune au moins ; la paix est faite ; je vous donne deux baisers pour le sceau de notre réconciliation ; je vous souhaite une bonne santé sans rhumes et sans hémorroïdes !

Bien de l'amour pour votre Nena et une ferme croyance qu'elle ne peut aimer que vous. Adieu, mon unique et tendre ami.